

« Une pensée droite dans ses bottes »

Sean J.Rose, « Livre Hebdo »

10 février 2012

L'anthropologue et penseur politique Emmanuel Terray signe une fascinante anatomie de l'idéologie conservatrice.

« La société, ça n'existe pas », avait déclaré Margaret Thatcher au cours d'un entretien où elle expliquait qu'il n'y avait que des individus, hommes et femmes, qui devaient trouver eux-mêmes ou au sein de leur famille les solutions à leurs problèmes. Les propos de l'ancien Premier ministre britannique résument bien la philosophie conservatrice et auraient pu figurer en exergue du dernier essai d'Emmanuel Terray, *Penser à droite*. L'anthropologue africaniste et penseur tout-terrain mais dont les thèmes de prédilection demeurent la politique, la liberté, la démocratie, la violence, entreprend ici de retracer la généalogie de cette pensée qui tend à préférer la réalité à l'idéal, l'ordre au changement et l'autorité à la persuasion. L'auteur est certes bien trop fin pour n'avoir pas manqué d'observer que la droite revêt non pas un seul mais plusieurs visages. Ainsi sont convoqués dans cette fascinante anatomie de la droite des théoriciens allant du libéral Montesquieu, favorable à la séparation des pouvoirs, au réactionnaire Joseph de Maistre, champion de la monarchie de droit divin, en passant par l'historien conservateur Hippolyte Taine, le philosophe positiviste Auguste Comte ou le fondateur de l'Action française, Charles Maurras, ou encore, plus contemporaine, l'auteure d' *Éloge de la singularité*, Chantal Delsol. L'idée est pour Terray non pas de dégager un système à partir de courants disparates, mais de dépeindre une tournure d'esprit, une espèce de tempérament idéologique. Première remarque: « La pensée de droite est d'abord un réalisme. » Penser à droite, c'est avoir les pieds sur terre, c'est être comme l'arbre bien enraciné dans ce qui est, cette réalité si imparfaite soit-elle mais qu'on connaît déjà. « Le réel nous déborde : le penseur de droite convient avec Hamlet qu' "il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve votre philosophie" ». Bouleverser l'ordre des choses, validé par des siècles de tradition, est-ce bien raisonnable ? Et pour quoi faire ? Troquer une existence même misérable contre d'improbables châteaux en Espagne, ou des utopies qui, une fois réalisées, se révéleraient meurtrières ? La Révolution française et la Terreur qui s'ensuivit sont passées par là, qui ont frappé les esprits tels les antirévolutionnaires Edmund Burke ou Antoine de Rivarol. « Le mieux est l'ennemi mortel du bien », confessait déjà Montesquieu. Car, au fond, comme le suggère Hobbes, philosophe de l'absolutisme avec son *Léviathan*, l'homme est mauvais, un motif théologique de la chute d'Adam qu'on devine même chez les incroyants conservateurs.

Aussi, pour la pensée de droite, nul n'est-il besoin de progrès, ne pas lâcher la proie d'un quotidien palpable pour l'ombre d'un avenir incertain. Cette détestation des abstraction et de l'idéalisme se traduit par le peu de foi dans l'action politique. Pourquoi une correction puisqu'il n'y a que des individus, dicit la Dame de fer, le reste n'est que parlote, seule compte l'efficace de l'action: « la préférence du penseur de droite va très majoritairement à l'exécutif », d'où un goût prononcé pour l'ordre et la hiérarchie, et la rhétorique du devoir. Mais dans ce « penser à droite », comme le montre bien l'auteur de *Combats avec Méduse* gît pourtant une forme de contradiction sinon de tension : si l'on pleure chaque jour le déclin des valeurs et l'oubli des règles entre les personnes, on ne trouve souvent rien à redire au laisser-faire amoral des marchés.

La Droite repensée

Frédéric Keck, « Le Monde »

15 mars 2012

Dans une campagne présidentielle où la droite se présente comme le parti de l'action face à une gauche décrite comme rêveuse, Emmanuel Terray rappelle que la droite se caractérise traditionnellement par une pensée très cohérente. L'anthropologue, spécialiste des sociétés africaines, soulève ici un défi de taille : repérer, par-delà la diversité des formes qu'a prises la droite en France, un certain nombre d'invariants. Il reprend ainsi le projet de René Rémond dans son ouvrage classique, *La Droite en France* (1963) ; mais, au lieu de s'intéresser aux continuités dans les alliances politiques, il regarde plutôt les analogies dans les principes philosophiques.

La démonstration d'Emmanuel Terray – formé à la philosophie par Louis Althusser – procède en effet selon une méthode axiomatique. Si on pose un premier principe qui gouverne la pensée de droite, les autres s'engendrent logiquement. Ce principe est le suivant : le réel est supérieur au possible, parce qu'il peut être connu par la raison alors que le possible affole l'imagination. La pensée de droite n'est donc pas intrinsèquement « réactionnaire » : au contraire, elle valorise la modernité, c'est-à-dire le fait accompli. « *La pensée de droite est d'abord un réalisme : elle accorde un privilège à l'existant, et tend à s'incliner devant la "force des choses", la puissance du fait acquis.* »

De ce premier principe, il découle que la pensée de droite valorise l'ordre plutôt que le désordre, et s'incline devant l'autorité qu'elle distingue de la force. Elle considère l'inégalité

comme un fait de la nature, et cherche à l'encadrer par une hiérarchie du supérieur vers l'inférieur. Elle considère la patrie comme un prolongement naturel de l'individu, et se méfie des entités collectives comme les droits de l'homme ou la justice internationale.

Au fil de sa démonstration, Emmanuel Terray remarque cependant que la pensée de droite développe un certain nombre de contradictions lorsqu'elle passe de l'ontologique – ce qui est – au politique – ce qu'il faut faire. Ainsi le réalisme conduit la pensée de droite à considérer l'individu comme la seule chose existante, mais son goût pour l'ordre la fait s'incliner devant l'État. De là vient que la droite moderne ait accepté avec réticence la théorie du contrat social selon laquelle les individus renoncent à leurs droits pour les transférer à l'État. Et, lorsque la libéralisation l'a contrainte à renoncer d'encadrer l'économie, elle demande à l'État de renforcer sa surveillance sur les individus – en particulier sur les travailleurs migrants, entité qu'elle a toujours regardée avec méfiance alors même qu'elle sait que l'économie en a besoin.

Ainsi Emmanuel Terray relit-il avec bonheur et ironie un grand nombre de penseurs de droite, de Joseph de Maistre à Chantal Delsol en passant par Charles Maurras ou Antoine de Rivarol. On peut se demander comment l'anthropologue lui-même se situe face à cette pensée de droite. Les grands fondateurs de sa discipline, Auguste Comte et Claude Lévi-Strauss, sont cités pour des idées qui relèvent clairement de cette pensée. Vladimir Lénine et Karl Kraus apparaissent dans la conclusion pour rappeler que la pensée de droite n'est jamais aussi raisonnable que quand elle se confronte à un ennemi, ce que le communisme russe lui a un moment fourni, alors que le capitalisme débridé la plonge dans une folle agitation.

Emmanuel Terray dédie son livre à Élisabeth Allès, sinologue avec laquelle il a partagé son engagement auprès des sans-papiers, décédée le 1^{er} janvier. Il le conclut par les Mémoires de Zhao Ziyang, qui a tenté de réformer le système chinois. On se dit, après avoir fermé ce livre, qu'il faut inverser la tendance : la pensée est à droite et l'action est à gauche.

« Au fond, à droite. Emmanuel Terray analyse les valeurs conservatrices et réactionnaires soumises à la « force des choses ».

Robert Maggiori, « Libération »

22 mars 2012

C'est penser à droite que d'affirmer qu'il n'y a plus de différence entre la gauche et la droite. Le fossé est large au contraire, qui dans l'histoire sépara les adeptes des Lumières et les défenseurs de la tradition, les partisans et les adversaires de la Révolution, ceux qui sont pour le mouvement et ceux qui s'escriment à protéger l'ordre, ceux qui veulent plus de liberté déréglée, et ceux qui tiennent à plus de justice et à des règles de partage plus équitable. Mais il n'est pas simple de définir une « philosophie » de la droite, ou des droites, ni, - par-delà leurs différences – de l'individualisme libéral de Benjamin Constant ou Tocqueville aux nationalismes de Barrès ou Maurras, des théories contre-révolutionnaires de Joseph de Maistre ou Rivarol à celles, autoritaires, xénophobes, des « droites extrêmes » - trouver un « *corps d'axiomes qui, sans former une doctrine unique, permettent aux penseurs d'appréhender les faits au travers des mêmes catégories, et de les apprécier au regard des mêmes valeurs* ».

Aussi faut-il savoir gré à Emmanuel Terray d'avoir, dans *Penser à droite*, dégagé de façon si claire et intelligente le « *socle commun* » des conceptions conservatrices et/ou réactionnaires. Philosophe issu de l'école marxiste d'Althusser, ethnologue (il fit son premier terrain chez les Didas de Côte d'Ivoire), anthropologue, directeur d'études à l'EHESS, Terray est un homme de gauche, mais attaché au principe selon lequel, « *toujours à l'affût de nos erreurs, l'ennemi est le plus sûr des maîtres* ». C'est pourquoi, de la droite, il « *écoute les leçons avec humilité et attention* », pour l'affronter « *mieux armé* ». Point de diatribe donc ici : avec la patience de l'archéologue, Terray exhume les postulats théoriques et les principes moraux des pensées de droite, et les assemble pour faire apparaître le « squelette » ou la vision du monde que peu ou prou elles partagent.

Ainsi « *la pensée de droite est d'abord un réalisme : elle accorde un privilège à l'existant, et tend à s'incliner devant "la force des choses", la puissance du fait acquis* ». Indépendant de nous, le réel est un guide sûr pour la réflexion et l'action. Être de droite, c'est lui donner priorité sur toutes les « *autres modalités de l'être* » : le souvenir, l'espérance, le possible, l'imaginaire, l'idéal, la fiction, le rêve, l'utopie... Ce qui existe doit être accepté comme tel, d'autant qu'il est l'effet de la Providence divine, ou, en tout cas, a persisté par tradition depuis la nuit des temps, et ne peut donc être autrement.

Fustigeant tout *possible*, la pensée droitière envisage craintivement l'avenir, « *porteur de toutes les menaces* » et se montre indifférente au passé, « *métamorphosé en patrimoine largement aseptisé* » : elle

ne tient qu'au présent, avec « *ce que cela peut impliquer de repli sur soi* ». Réaliste, elle ne considère que les individus, les singularités, et exprime une extrême méfiance envers le « *générique* », les abstractions ou les « *corps collectifs mythiques* » : genre humain, classes, masses, peuples... À l'intellectuel, qui « *spécule* », elle préfère le praticien, l'homme de « *bon sens* », qui « *a les pieds sur terre* ». « *Dès que l'Être est, il a sa forme, il a son ordre* » (Maurras). De fait, la pensée de droite passe naturellement du respect du réel au respect de l'ordre, de tout ordre, social et moral. . De là, aussi, l'amour de la stabilité : « *Il n'y a de bon que l'unité et la fixité, de nuisible que l'innovation et la diversité* », dit Rivarol. On devine la suite. De l'ordre à la hiérarchie. De la hiérarchie, du primat de l'autorité et de l'élite au rejet de l'égalité (les inégalités étant « *un fait inscrit dans "la nature des choses"* »). D'une vision pessimiste de la nature humaine (l'égoïsme, l'ambition, l'avidité l'emportent sur les passions altruistes) à une conception de l'histoire qui échappe à l'action des hommes et ne « *progresses pas selon une direction déterminée* », sauf si Dieu la porte. De la prééminence des devoirs sur les droits à la « *mystification oppressive* » qu'est la souveraineté du peuple. De la valorisation de la patrie à l'amour du prochain, qui n'est tel que si le « *prochain* » est parent ou voisin, a les mêmes coutumes, parle la même langue.

Penser à droite... Voilà un ouvrage qu'en période électorale on devrait distribuer gratuitement. Chaque citoyen y apprendrait que si la droite s'agite beaucoup pour gagner le pouvoir, elle pense cependant l'action politique comme une illusion, ou une tâche bien humble. « *Nous ne sommes pas des démiurges, nous sommes des jardiniers* », écrit Chantal Delsol. La politique, autrement dit, est une activité d'entretien, de réparation – non d'intervention ni de création. Inventer une société nouvelle, plus égalitaire ? Mais quelle erreur, quelle horreur !

Chat de « Libération »

22 mars 2012

Véro - Il n'y a pas qu'une seule droite, mais y a-t-il une valeur commune à cette multiplicité de droites ?

Emmanuel Terray - L'intention de mon livre c'est effectivement qu'en dépit de la variété des droites, variété dans l'espace comme dans le temps, il y a un socle commun à l'ensemble des pensées de droite, qui leur permet d'avoir une vision du monde relativement commune, et qui leur permet aussi de se réunifier quand l'adversaire se fait particulièrement menaçant.

Arnaud - Qu'est-ce qui est le plus important pour celui qui pense à droite, ses idées ou ses intérêts ?

E. T. - Je crois que la question elle-même n'est pas pertinente, parce que les idées et les intérêts sont également importants pour les penseurs de droite. On ne peut pas réduire la pensée de droite à un simple masque de ses intérêts. En réalité, il y a une sorte de convergence merveilleuse entre la pensée d'un côté et les intérêts de l'autre. Les intérêts alimentant la pensée et la pensée justifiant les intérêts.

Christophe - L'individualisme, souvent décrié, est-il une manifestation de cette pensée à droite ?

E. T. - L'individualisme est certainement l'un des avatars, et l'avatar le plus contemporain de la pensée de droite. En fait, l'individualisme libéral est l'adaptation actuelle de la pensée de droite aux conditions du capitalisme. L'individualisme est donc la forme la plus contemporaine de la pensée de droite, mais la pensée de droite a commencé bien avant le capitalisme, et, à mon avis, elle se prolongera bien après lui.

Alice - Votre livre paraît avant les élections présidentielles, est-ce intentionnel ? En quoi peut-il nous éclairer, juste avant de mettre notre bulletin dans l'urne ?

E. T. - La date de cette parution est certainement intentionnelle, en tout cas chez mon éditeur. Ceci dit, le livre essaye de cerner une continuité de la pensée de droite, et les élections ne sont qu'une échéance mineure par rapport à ce problème.

Nuage - Le rêve, l'utopie ont-ils leur place chez ceux qui pensent à droite ?

E. T. - Non, catégoriquement, non.

Sandrine - Comment la pensée de droite, qui cherche avant tout le maintien des valeurs conservatrices, la stabilité, s'accommode-t-elle de la mondialisation ?

E. T. - Je pense, et j'essaye de montrer dans les dernières pages du livre qu'il y a, sinon un antagonisme, en tout cas une tension croissante entre la pensée de droite classique et le capitalisme mondialisé. La pensée de droite classique privilégie des valeurs comme la stabilité, la continuité, le consensus, alors que le capitalisme d'aujourd'hui prône le changement permanent, la compétition, et est largement indifférent aux valeurs morales et éthique. Il y a donc une tension croissante entre les deux. La difficulté est d'interpréter cette tension. Signifie-t-elle qu'une nouvelle époque de la pensée de droite se fait jour, qui renverrait le conservatisme social à la pensée réactionnaire, ou bien le sort de la bataille n'est pas encore réglé, et le conservatisme conserve-t-il une chance de l'emporter ?

Alain - « Le bon sens, près de chez soi », une bonne définition du penser à droite ?

E. T. - Oui, c'est une assez bonne définition, elle est sommaire, mais elle est bonne.

Ella - Diriez-vous que la pensée de droite est héritière du catholicisme ?

E. T. - Je dirais que la pensée de droite est à la fois héritière et à la fois orpheline du catholicisme. Pendant très longtemps, la pensée de droite a profité de la sanction que le catholicisme apportait à l'ordre établi. Cet ordre établi, œuvre de Dieu, ne devait pas être remis en cause, comme l'avait dit Saint-Paul : tout pouvoir était censé venir de Dieu, et toute rébellion était une rébellion contre Dieu. Difficile d'imaginer légitimation plus solide de l'ordre établi, puisque cet ordre établi prenait ses racines dans la volonté d'un Dieu éternel, tout puissant et transcendant. La sécularisation, le recul de l'influence de l'église catholique laissent en quelque sorte l'ordre établi à découvert, et les penseurs de droite sont obligés d'inventer un nouveau fondement de l'autorité. Mais une autorité qui n'a pas de fondement transcendant est une autorité nécessairement fragile et précaire.

Novice - Pensez-vous, comme Alain, que le centre est forcément à droite ?

E. T. - À mon sens, le centre n'a pas, et n'a jamais eu, d'existence politique. C'est la Révolution française qui a donné du centre la meilleure définition en le baptisant du terme de Marais. Les avatars actuels du centre me semblent justifier pleinement cette appréciation.

Luc29 - La droite, n'est-ce pas le « enrichissez-vous » de Guizot, compatible alors avec la mondialisation ?

E. T. - L'« enrichissez-vous » de Guizot désigne à coup sûr une dimension de la droite, celle que René Rémond appelait Orléaniste. Mais la droite comprend bien d'autres composantes, et le fondement de la pensée de droite reste la défense de l'ordre établi.

TheArtofYello - Quand des idées de droite sont adoptées, même en étant euphémisées, par la gauche, cette gauche devient-elle de droite ?

E. T. - Incontestablement, il est arrivé maintes fois à la gauche d'adopter des idées de droite, notamment dans le domaine du nationalisme, et dans l'attitude observée vis-à-vis des étrangers. Cela signifie qu'entre la gauche et la droite la bataille idéologique est permanente, et que selon les circonstances et les rapports de force, l'hégémonie est exercée tour à tour par l'un et l'autre camp. Pour dire les choses rapidement, l'hégémonie était à gauche entre 1945 et 1975. Depuis cette date, elle est très largement détenue par la droite.

Kalkie4 - Ne pensez-vous pas que dire que la droite est conservatrice et réactionnaire est un peu réducteur ? Ne pensez-vous pas qu'il ait plus qu'un courant de droite, tout autant qu'il y a plus qu'une gauche ?

E. T. - En ce qui me concerne, je fais une distinction entre la droite conservatrice et la droite réactionnaire. Plus précisément, la droite défend l'ordre établi, mais cet ordre établi se transforme sous l'effet, soit de l'action des adversaires de la droite, soit du mouvement du monde. Et tôt ou tard, la droite conservatrice est confrontée à un choix, s'adapter à l'ordre transformé ou

rester fidèle à l'ordre ancien. Dans le premier cas, elle reste conservatrice et attachée à l'ordre tel qu'il est désormais, dans le second cas, elle bascule dans la pensée réactionnaire. Une mutation de ce genre, s'est par exemple produite dans la première moitié du XIXe siècle, sous la première Restauration, la droite était aristocratique, prônait le retour à l'Ancien régime, à partir de la Monarchie de Juillet, une nouvelle droite est apparue, du fait de la Révolution industrielle et du fait de l'avènement des puissances d'argent. À ce moment, la première droite a basculé dans la réaction légitimiste, et la seconde droite orléaniste est devenue la droite conservatrice. Un écrivain a très bien décrit cette mutation, c'est Balzac.

Jeanjean - Au sein de l'électorat de la droite, comment est perçu le tournant libéral susceptible de bousculer certaines mœurs conservatrices ?

E. T. - Je pense que le tournant libéral de l'économie et la marchandisation croissante de la société suscitent un profond malaise dans toute une partie de la droite, et en particulier dans la droite marquée par l'héritage catholique qui ne peut pas accepter que le chacun pour soi devienne la maxime décisive de la vie sociale.

Tramuge - Qu'est-ce que le conservatisme ? Je le pense très polymorphe et tout autant présent avec la même force à gauche qu'à droite. Quel est votre sentiment ?

E. T. - Le conservatisme est certainement polymorphe, et il est incontestablement présent dans certaines fractions de la gauche, notamment sous sa forme corporatiste, lorsque la défense des acquis se transforme en défense des privilèges. Ceci dit, les gens de gauche qui professent ce conservatisme particulier en éprouvent toujours une certaine mauvaise conscience. Parce que, fondamentalement, la gauche c'est le refus de ce qui est, c'est la volonté de changer, c'est l'acceptation de l'utopie et du risque. D'une certaine manière le couple de la gauche et de la droite est assez bien représenté par le couple éternel de Don Quichotte et de Sancho Panza.

Bepi - En cas d'alternance (molle avec Hollande), la France a-t-elle la capacité de corriger rapidement la dérive sarkozienne, ou est-elle, durablement marquée comme l'Angleterre par Mme Thatcher ?

E. T. - Personnellement, je ne crois pas du tout que l'action de Monsieur Sarkozy ait la même portée et la même efficacité que celle conduite en son temps par Madame Thatcher. Monsieur Sarkozy a fait beaucoup de vent, beaucoup de bruit, mais si on se penche sur la réalité, les transformations concrètes sont plus difficiles à percevoir. Monsieur Sarkozy a beaucoup parlé de réforme, mais j'ai envie d'évoquer à son sujet la célèbre formule du prince Tancrede, dans le Guépard de Lampedusa : « Il faut que tout change, pour que tout reste pareil ». L'effort que j'ai fait a été d'essayer de comprendre la cohérence de la pensée de droite. J'ai été conduit à cette démarche, notamment par mon passé d'anthropologue, soucieux de comprendre la pensée des autres tribus. Je pense que cet effort est utile pour nous éviter les simplifications et les caricatures qui ne sont jamais bénéfiques pour notre action.

« Le libéralisme a mis le gaullisme au musée »

Propos recueillis par M. Del, « La Voix du Nord »

24 novembre 2012

Fillon-Copé, qu'est-ce qui les sépare ?

Emmanuel Terray – Selon moi, la question du Front National est au cœur du débat, en ce sens que Fillon incarne la droite qui se maintient sur la position adoptée depuis Jacques Chirac : le refus d'alliance avec le FN. Ce l'autre côté, Copé se rapproche des thèses du FN tout en se déclarant opposé aux alliances : c'est une position intenable vis-à-vis des militants et des électeurs. Copé en est conscient et s'achemine vers l'idée d'alliances, peut-être lors des municipales de 2014.

Cette tentation extrémiste a-t-elle toujours traversé la droite ?

Surtout depuis que cela apparaît comme une nécessité pour accéder au pouvoir. À partir du moment où le FN s'enracine, qu'il représente 20% du corpus électoral, l'accès au pouvoir pour la droite est difficile sans son concours ; Sarkozy y était parvenu en 2007, pas en 2012.

Le gaullisme ne semble plus être aujourd'hui une référence. Est-il mort ?

Ce qui est sûr, c'est qu'il est en souffrance. Il repose sur une conception de l'État comme moteur de la société française. L'héritage, ce sont les grands projets industriels, comme le Concorde et le nucléaire, cornaqués par l'État. L'avènement du néo-libéralisme a rejeté cette notion, il l'a mise au musée. D'autant que le gaullisme repose aussi sur la souveraineté nationale, qui est passée au second plan aujourd'hui avec la mondialisation et la construction européenne. Enfin, si l'on considère le gaullisme comme adversaire de Vichy et moteur de la paix en Algérie, il est intéressant de relever que l'une des plus proches adjointe de Copé à l'UMP, Michèle Tabarot, est la fille d'un ancien dirigeant de l'OAS et qu'elle abhorre le général de Gaulle.

Y a-t-il une crise des valeurs ou la droite repose-t-elle encore sur un socle commun ?

Il y a des thèmes sur lesquels la droite se retrouve. Ce socle repose sur des idées de réalisme, le privilège accordé à ce qui est, au détriment de ce qui est possible : l'ordre, chaque chose devant être à sa place ; le hiérarchie, qui est une donnée de fait et un bienfait, car une source de progrès et d'émulation ; le principe de l'élite et de la masse... Le but est de contenir les mauvais instincts de la nature humaine.

La droite n'est-elle pas bousculée dans ses repères par le social-libéralisme de la gauche ?

Il y a effectivement un paradoxe. Au moment même où la droite connaît de grandes difficultés à sortir de ses querelles, dans le même temps, la vision du monde de la droite s'est largement imposée, surtout depuis l'effondrement du block soviétique et la fin du communisme.

Nous assistons à une hégémonie intellectuelle de la droite qui impose sa vision de la société, de l'économie... Et la gauche se rallie à ces doctrines même si elle maintient une autonomie sur des thèmes de société ou sur la fiscalité. L'idée que l'entreprise est un lieu décisif, qu'il faut consolider les entrepreneurs, ce sont des idées largement partagées. C'est l'un des problèmes de l'abstention grandissante : pour nombre d'électeurs, le débat n'a plus d'enjeux.

« Je suis persuadé de la renaissance d'une espérance communiste. »

Entretien réalisé par Pierre Chaillan, « L'Humanité »

1^{er} février 2013

Dans votre ouvrage *Penser à droite*, vous cherchez le sens de l'engagement à gauche. Pourquoi le faire aujourd'hui à partir de l'analyse du camp adverse ?

Emmanuel Terray : Après quelque cinquante années d'engagement militant, j'ai fini par me poser la question : comment se fait-il que la moitié de la population de notre pays vote à droite ? Bien entendu, certains parmi les plus privilégiés le font pour défendre un ordre établi conforme à leur intérêt le plus évident. Mais bon nombre adoptent la même attitude sans être des privilégiés. L'explication classique à gauche est de dire : ces gens sont trompés, dupés, abusés par la minorité de privilégiés. Cela ne me paraît pas une interprétation très satisfaisante. Elle est un peu méprisante pour les intéressés et laisse de côté le fait que l'identification des intérêts est très compliquée, très subjective. Par exemple, les gens qui possèdent peu de biens se disent qu'il vaut mieux ne pas les risquer dans des aventures politiques à l'issue incertaine. En vertu de maximes telles qu'«un tiens vaut mieux que deux tu l'auras» ou encore «le mieux est l'ennemi du bien», ils en arrivent à soutenir l'ordre établi. Par ailleurs, la droite est diverse et se répartit en différents courants politiques comme l'ont montré, en leur temps, René Rémond et Jean-François Sirinelli, ou encore Michel Winock aujourd'hui. Mais lorsqu'elle s'est trouvée menacée par la gauche, elle a toujours su refaire son unité. Je ne connais guère que la période de Vichy et de la

Résistance où cela n'a pas été le cas. Je me suis donc demandé sur quelles bases la droite a su se rassembler. Je constate que ce n'est pas à partir d'une doctrine politique (puisqu'il y en a plusieurs) mais en s'appuyant sur une vision du monde. On peut presque parler d'une philosophie.

En quoi consiste cette « vision du monde » ?

Emmanuel Terray : Un des premiers principes de la pensée de droite est ce que j'ai désigné du terme de réalisme. C'est l'affirmation de la primauté en importance et en qualité de ce qui existe sur ce qui n'existe pas. Pour la pensée de droite, l'existant identifié au réel est en lui-même un facteur positif. Par opposition, la pensée de droite écarte le possible, ce règne de l'irréel qui existe dans le rêve, l'imagination, l'espérance ou encore l'utopie. Elle s'oppose également aux abstractions, aux idées générales. Car, dans la réalité telle que nous la voyons, il n'y a guère que des singularités, des individus et des particularités. Je cite une formule très éclairante de Joseph de Maistre critiquant la Déclaration universelle des droits de l'homme : «J'ai vu dans ma vie des Français, des Italiens, des Russes (...) mais quant à l'homme je déclare ne l'avoir jamais rencontré.»

**Vous citez Charles Maurras qui écrit : « L'humanité n'existe pas... »
L'anthropologue que vous êtes se trouve interpellé ?**

Emmanuel Terray : Nécessairement. L'anthropologie conduit d'abord à constater les différences en termes de culture, d'organisation sociale mais aussi un socle commun qui va bien au-delà de la simple biologie. L'expression de genre humain a un sens.

Être de droite, c'est vouloir maintenir « l'ordre existant » en vertu de lois naturelles. Être de gauche, c'est le remettre en cause. Est-ce le clivage déterminant, selon vous ?

Emmanuel Terray. Oui, c'est la définition de base. Et c'est avant tout un ordre où chaque chose est à sa place, où les limites, les normes, les frontières sont respectées, et où le calme règne. C'est un ordre hiérarchique qui organise l'inégalité entre les êtres humains. L'affirmation de l'inégalité est fondamentale pour la droite. L'inégalité est posée comme un fait, mais c'est aussi un bienfait car elle permet l'émulation, la concurrence, la compétition, et donc le progrès. L'exaltation de l'inégalité est alors très importante pour la droite. On peut rétorquer qu'il s'agit là de

différence et non d'inégalité. La première notion est qualitative, la seconde quantitative : il ne faut donc pas les confondre. Mais précisément, la démarche de la pensée de la droite consiste à changer la différence en inégalité, et donc à identifier l'égalité à l'uniformité. Un autre élément est central : l'autorité. L'inégalité s'appuie sur une hiérarchie dont l'élite se retrouve détentrice de l'autorité. Certains usent de leur ascendant sur les autres. C'est primordial pour la pensée de droite : les individus ne s'associent pas par contrat mais par un lien social hiérarchique d'autorité.

Cela n'exclut toutefois pas le mouvement ?

Emmanuel Terray : La droite est confrontée au fait que le monde change, que le monde bouge. Et par conséquent, l'ordre établi lui-même se modifie. À des périodes déterminées de son histoire, la droite doit choisir entre le rétablissement de l'ordre ancien ou l'adaptation à l'ordre nouveau. Dans le premier cas, on verse dans la droite réactionnaire. Dans le second, la droite se présente comme modernisatrice. Prenons la période historique qui voit le passage de la Restauration à la monarchie de Juillet. Pendant la Restauration, la France est encore un pays très rural où les vestiges de l'Ancien Régime sont encore très nombreux. Peu à peu, la révolution industrielle se produit. Le règne de l'argent commence. On passe à la société telle que décrite par Balzac. À ce moment-là, la droite est devant un choix. Il y a une scission entre les légitimistes nostalgiques de l'Ancien Régime et les orléanistes qui s'adaptent à la nouvelle société. Périodiquement, la droite fait, sous contrainte, une sorte de mise à jour pour tenir compte des changements intervenus. La pensée de droite peut concevoir des transformations ordonnées. Si tous les éléments du tout se modifient, mais demeurent à la fois distincts et solidaires, alors l'ordre se conserve à travers le changement.

Définir une pensée de droite, cela revient à établir un clivage droite-gauche. À quand remonte-t-il ?

Emmanuel Terray : En France, on peut considérer que la pensée de droite apparaît à l'époque des Lumières. Auparavant, l'histoire est considérée comme une répétition, voire comme un déclin. Le clivage droite-gauche prend naissance au moment même où l'idée de progrès et celle des changements prennent corps. À partir du XVII^{ème} siècle, il devient admis qu'un changement est possible et qu'il va normalement dans le sens du progrès. Dans cette perspective, il y a des gens qui se situent pour et d'autres contre. La Révolution française accentue encore ce clivage. Cette période est donc bien antérieure à la révolution industrielle et au capitalisme.

Le capitalisme va s'inscrire dans cette pensée de droite, mais il n'en est pas à l'origine. La pensée de conservation de l'ordre établi existe déjà avant qu'il ne devienne capitaliste. Il y a une indépendance relative entre le capitalisme et la pensée de droite même s'il y a accord et osmose entre les deux. C'est une donnée que j'esquisse dans la conclusion de mon livre : on peut trouver le clivage entre la droite et la gauche dans des régimes qui ne sont pas capitalistes. Ainsi, en Union soviétique, dès son origine, on a pu distinguer une gauche et une droite comme on peut le faire dans le régime chinois.

Vous avez montré que l'ordre « droitier » ne s'accommode pas de l'égalité. Il éprouve aussi une certaine crainte envers la souveraineté du peuple et même la démocratie...

Emmanuel Terray : L'inégalité suppose l'existence d'une élite. La démocratie telle qu'elle est conçue à droite doit donc composer avec le pouvoir réel de l'élite. La démocratie doit accompagner ce pouvoir réel ; l'essentiel étant que les élites, celles de la richesse et du savoir, soient au pouvoir. La droite est restée assez longtemps opposée au suffrage universel, considéré comme une menace. Et puis, elle a découvert, le 23 avril 1848, lors du premier vote au suffrage universel masculin, que l'élection a donné une solide majorité conservatrice. La France était alors essentiellement peuplée de paysans devenus propriétaires après la Révolution. Ces derniers entendaient bien conserver leur petite propriété qu'une aventure révolutionnaire risquait de mettre à mal. À partir du moment où la démocratie est ramenée à la seule représentation et qu'il n'y a plus de liens qui rattachent les élus à leurs électeurs, tels le mandat impératif ou la révocabilité, elle devient acceptable pour l'ordre établi. Finalement, comme l'a bien montré Antonio Gramsci, c'est un excellent système pour faire croire au peuple qu'il détient le pouvoir et lui faire assumer la responsabilité des décisions prises en réalité par un pouvoir aux mains d'une oligarchie.

Avec la mondialisation capitaliste, vous notez une tension extrême entre le libéralisme et le conservatisme. Vous y voyez une « crise de l'hégémonie » ?

Emmanuel Terray : C'est vrai que nous sommes dans une situation relativement paradoxale... Les valeurs libérales sont très opposées à celles de la conservation sociale. L'individualisme libéral favorise l'instabilité, le bouleversement permanent, la compétition à tous crins et la mise en cause des positions acquises.

C'est une insécurité maximale pour les salariés et les gens qui n'ont guère les moyens de se défendre, mais qui touche l'ensemble de la société. Face à cela, la droite conservatrice est partagée. L'individualisme libéral met en danger l'autorité, il faut donc, dans le même temps, un renforcement du contrôle social. Pour Thomas Hobbes, le fondateur de l'individualisme, la société, ce sont des individus libres et indépendants les uns des autres. C'est la guerre de tous contre tous. Il en tire la conclusion que, pour maintenir ces gens ensemble, il faut un État tout-puissant, sinon la société vole en éclats. Je trouve très caractéristique que nous ayons une société qui s'enfonce dans l'individualisme libéral, d'un côté, mais où le contrôle social est une donnée permanente (durcissement de la loi pénale, renforcement du fichage, accent mis sur les fonctions régaliennes de l'État), de l'autre. Je dirais que cela est moins contradictoire que complémentaire. Pour l'instant, la droite est parvenue à une sorte de compromis par rapport au système capitaliste. Dans le domaine économique, l'individualisme libéral règne en maître. Mais dans l'entreprise, la gestion est tout sauf individualiste ou libérale. Du point de vue des salariés, elle est féodale, bonapartiste ou autoritaire.

La critique des rapports d'exploitation et de domination capitaliste, la lutte des classes, est-elle une grille de lecture valable pour comprendre le monde ?

Emmanuel Terray : C'est une grille de lecture indispensable. Mais ce qui est marquant à l'heure actuelle, c'est que la gauche est sous l'hégémonie intellectuelle de la droite. À mon sens, c'est la conséquence directe de l'effondrement du bloc soviétique et de l'espérance communiste. Cette espérance d'un autre monde de justice sociale et de démocratie a transporté des millions de gens pendant plus d'un demi-siècle en France et en Europe. À la suite de cet effondrement, dont les raisons sont maintenant bien analysées, c'est la notion d'utopie elle-même qui a été condamnée. Le capitalisme se présentant comme «l'horizon indépassable», il ne resterait plus qu'à l'amender, à s'y aménager un petit jardin tranquille mais sans le remettre en cause.

Vous évoquez une «renaissance du communisme» pour sortir de l'impasse ?

Emmanuel Terray : Dans la mesure où le communisme est une volonté d'une société juste, fraternelle et égalitaire, je suis persuadé de la renaissance d'une espérance collective sous des formes variables en fonction des pays. Elle sera

communiste parce que c'est celle que l'histoire nous a offerte.

Dans votre conclusion, vous expliquez qu'il y aura toujours « un ordre établi à défendre ». Il y aura toujours besoin d'un mouvement qui remette en cause l'ordre actuel des choses ?

Emmanuel Terray : Le dialogue entre la droite et la gauche, c'est celui entre Don Quichotte et Sancho Pança. Il n'y a pas de société parfaite. Par exemple, la disparition des conflits de classes n'entraînera pas celle de tous les conflits. Il y aura toujours un clivage entre les tenants du réel et les tenants du possible, entre ceux qui pensent que tout est bien comme ça et ceux qui veulent faire un pas de plus. Selon moi, cela ne peut pas être dépassé.